

LES FILMS PELLÉAS PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

LAETITIA DOSCH SERGEI POLUNIN

PASSION SIMPLE

UN FILM DE DANIELLE ARBID

Relations presse

ANDRÉ-PAUL RICCI & TONY ARNOUX

assistés de PABLO GARCIA-FONS

6 rue de la Victoire, 75009 Paris

01 48 74 84 54

andrepaul@ricci-arnoux.fr

tony@ricci-arnoux.fr

pablo@ricci-arnoux.fr

Distribution

PYRAMIDE

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris

01 42 96 01 01

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR :

www.pyramidefilms.com

LES FILMS PELLÉAS PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

LAETITIA DOSCH SERGEI POLUNIN

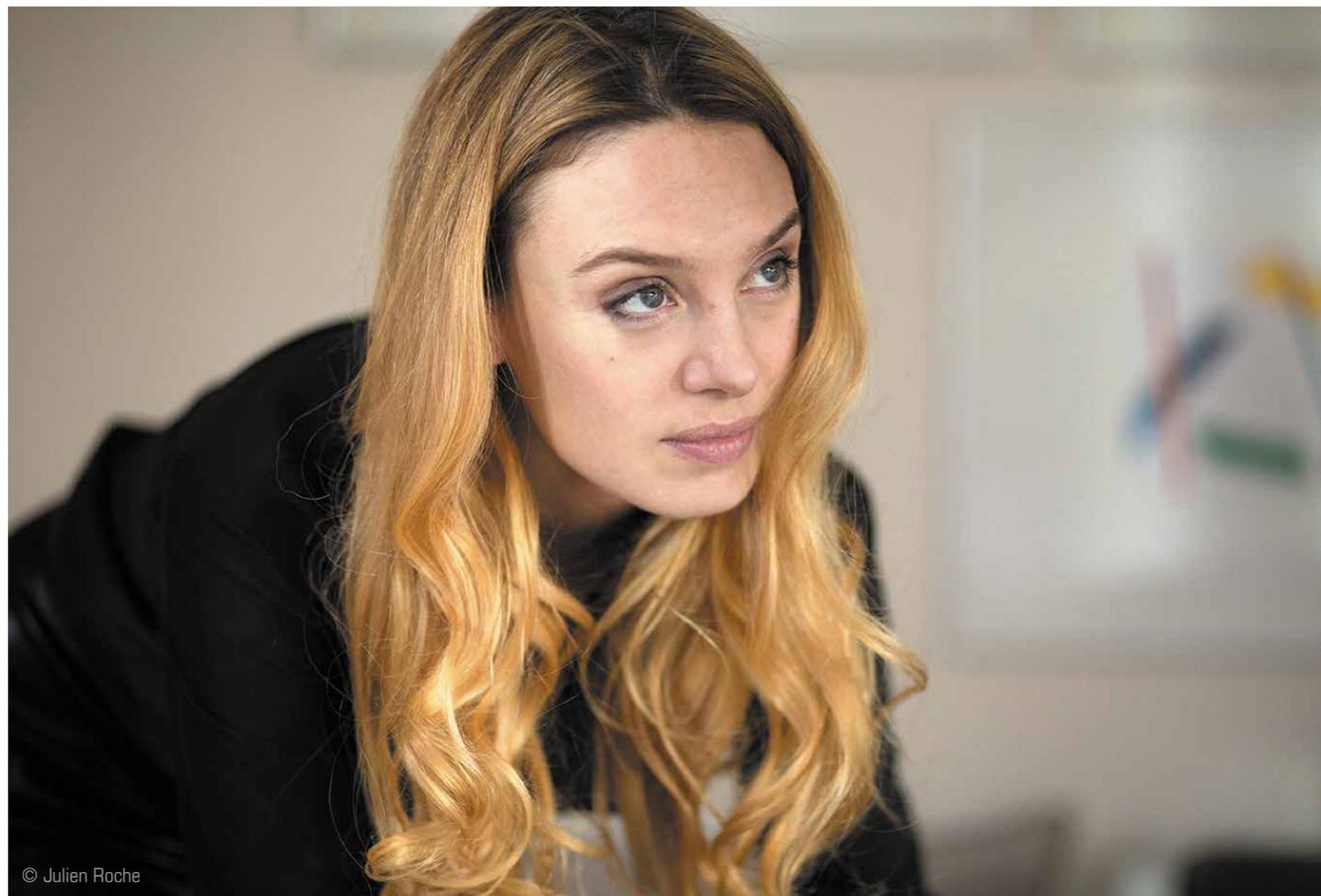
PASSION SIMPLE

UN FILM DE DANIELLE ARBID

d'après l'ouvrage d'Annie Ernaux © Gallimard, 1992.

Durée du film : 1h39

AU CINÉMA LE 11 AOÛT



© Julien Roche

« À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi. Tout de lui m'a été précieux, ses yeux, sa bouche, son sexe, ses souvenirs d'enfant, sa voix... »



© Julien Roche

ENTRETIEN AVEC DANIELLE ARBID

Vous souvenez-vous de la première fois que vous avez lu Passion Simple d'Annie Ernaux ?

Ce livre, je l'ai longtemps eu dans ma poche. J'avais la sensation qu'il m'appartenait et je l'offrais à tous les gens qui tombaient amoureux autour de moi. Il faisait un état des lieux parfait, précis et merveilleux de la passion amoureuse. Il en exposait les syndromes, un peu à la manière de George Perec... Même si je ne l'ai lu qu'en Folio des années après, je me souviens très bien d'avoir vu à sa sortie, en 1991, une affiche du beau visage d'Annie Ernaux avec une accroche du style « *Une femme amoureuse d'un Russe* ». Regarder ce visage amoureux, presque vulnérable, fragile, c'était une forme de communication indirecte entre nous deux au point de me demander à quoi pouvait bien ressembler le mien à ce moment-là... car j'avais lu *Passion Simple* parce que j'étais dans le même état qu'elle.

Du roman à succès à un film labellisé Cannes 2020, comment avez-vous réussi à vous emparer de la force de ce court texte d'Annie Ernaux pour en faire un film foudroyant et personnel ?

Annie Ernaux ne voulait pas intervenir dans l'écriture du scénario et cela a été fondamental pour moi d'écrire seule. Annie avait aimé mes précédents films, particulièrement *Un homme perdu*, qui est un film charnel et accidenté. Grâce à la confiance qu'elle m'accordait, j'ai pu m'affranchir du grand écrivain qu'elle est, parce qu'Annie est une femme libre. Elle ne jouit pas de son pouvoir. C'est ainsi que ma rencontre avec *Passion Simple* a été la plus libre et la plus décomplexée possible .

Et donc vous avez pris ce livre à bras le corps, imaginé les scènes d'intimité, donné une voix à l'homme russe qu'on n'entend pas et un visage à la femme qui attend ?

Oui. Je voulais raconter la chance que c'est de tomber amoureux. Ces montagnes russes émotionnelles... à proprement dire. Cette perte absolue de contrôle quand on rencontre quelqu'un, quand on sublime l'autre. Je voulais retrouver la sensation de ma lecture du livre, le souvenir lumineux qui brillait dans ma poche... Réaliser un beau film visuellement et rendre hommage à sa grâce. L'histoire, je l'ai adaptée de nos jours, car elle est intemporelle. Et je suis entrée dans le film par les éléments de fiction que j'ajoutais : l'amie avec qui elle parle, son fils de douze ans, la rencontre avec ce médecin... Je voulais que l'héroïne, Hélène, un prénom aérien comme celui d'Annie, puisse attendre A., son amant, n'importe où, et pas seulement chez elle, grâce à la technologie d'aujourd'hui, celle du téléphone portable. Qu'elle puisse l'attendre dans le monde entier, bien que le monde se rétrécisse autour d'elle parce qu'elle ne fait que l'attendre.

Pourtant elle est toujours agissante et désirante, même si elle se soumet au désir de l'homme. Comment avez-vous pensé ce rapport ?

Le corps de l'homme est un objet total de désir et de fascination. Son désir à elle de son corps à lui est aussi important que le contraire... et le personnage d'Hélène semble s'étonner lui-même de cet état de siège qu'il vit, doux et insidieux à la fois. De la dopamine pure. Une drogue... En fin de compte, c'est une femme qui se soumet par amour. C'est ainsi que je perçois l'histoire de *Passion Simple* : de manière volontaire et non victime.

C'est aussi un film sur la dilatation et la perception du temps qui change quand on est follement amoureux...

L'écrivain peut écrire le temps qui passe en quelques lignes mais c'est beaucoup plus difficile de raconter le temps au cinéma, et le défi de cette adaptation se trouvait aussi là. Il fallait illustrer sa présence à lui à travers elle, quand il s'absente. Il la hante, elle le fantasme. Finalement, il vit en elle tout le temps, même lors de ses absences...

La bande son qui rythme l'élan amoureux, comment l'avez-vous travaillée ? Et plus précisément la forme du film ? C'est un livre difficile à adapter...

Je pense qu'Annie Ernaux est très fantaisiste. Et dans ses écrits, c'est le style qui prime. Je ne la perçois pas uniquement comme « *l'écrivaine sociale respectable* ». Je ne voulais pas d'un film narratif ni d'un hommage engagé. Je travaille beaucoup la forme au cinéma et ce livre rejoint simplement mes goûts. Il décrit par fragments, souvenirs, sensations, flash-back, gestes... Et partant du principe que je voulais faire un film solaire, comme une parenthèse heureuse, il devait y avoir des chansons. Et puis la collaboration à l'image avec Pascale Granel et la merveilleuse équipe qui m'accompagnait m'ont permis de réaliser le film dont je rêvais.

Comment vous êtes-vous confrontée à ces scènes charnelles ?

Je voulais réaliser un film sexuel. Filmer des corps représente pour moi une manière de magnifier les acteurs. J'ai besoin de les rendre éblouissants. J'ai un souvenir naïf de quand j'allais au cinéma petite fille et que les acteurs s'embrassaient, je les trouvais encore plus beaux ! J'écris les scènes de sexe de la manière la plus précise possible pour que les acteurs sachent à quoi s'attendre sur le plateau. J'explique les différentes positions, et avant le tournage je leur montre des photos, des extraits de films... Je choisis aussi des comédiens qui sont à l'aise avec leurs corps, je ne veux pas leur voler quelque chose qu'ils ne veulent pas donner. Cela se décide bien en amont du tournage. Ils me donnent leur confiance et j'essaie de la leur rendre à travers les images... Dans le film, l'évolution de leur passion passe par la chorégraphie de leurs corps. J'ai voulu faire un film fantasmatique où l'on a envie de se mettre à leur place et pas seulement de les regarder.

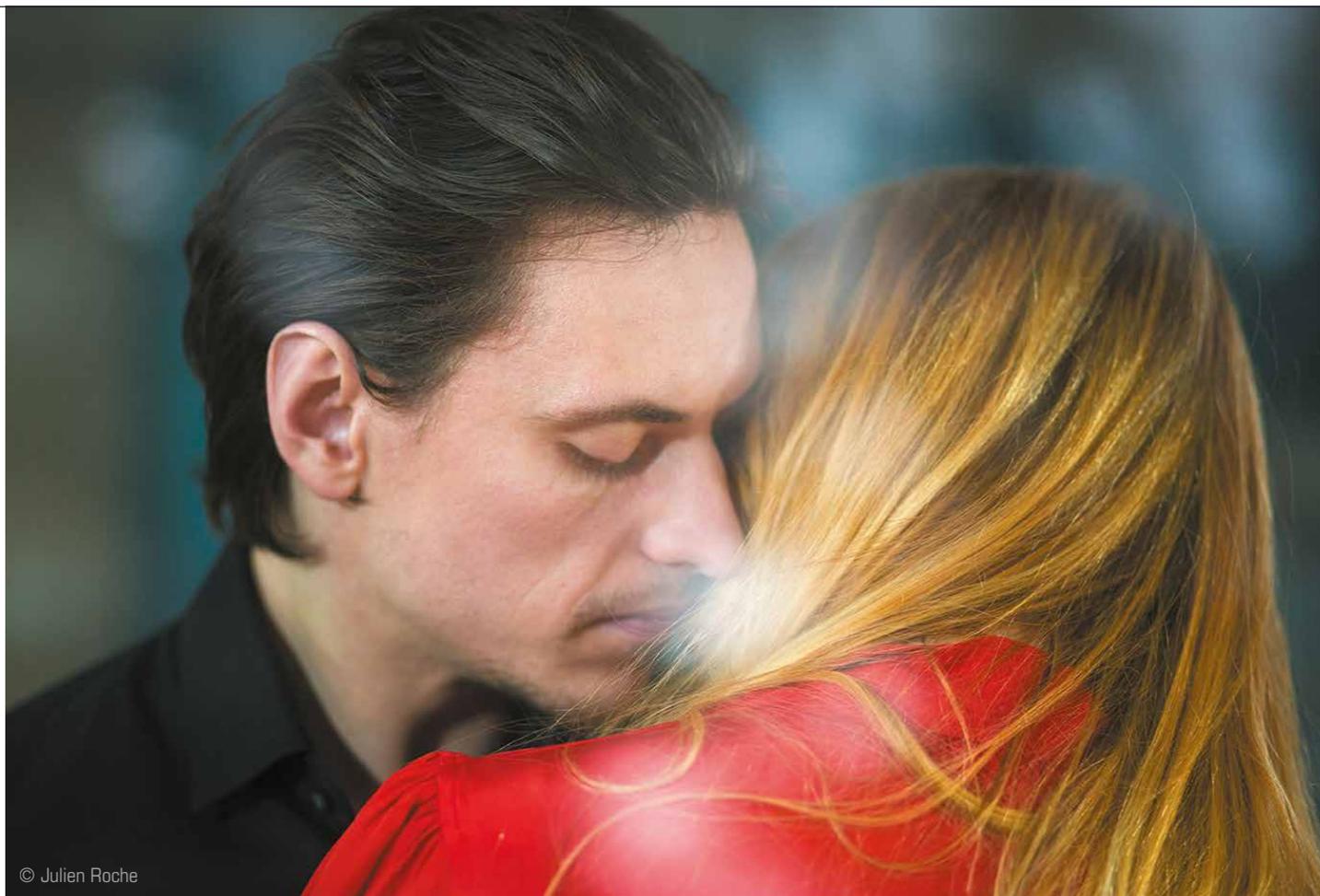
Pour cela, il vous fallait des acteurs capables de vivre cette passion physique devant votre caméra comme Laetitia Dosch et le danseur russe Sergei Polunin ?

Oui, Laetitia et Sergei devaient être prêts à vivre pleinement un lâcher-prise. Laetitia est une actrice, affranchie de toute contrainte, indépendante d'esprit et intelligente. Je n'ai pas voulu exploiter son côté burlesque, girl next door, qu'on avait déjà vu. Je la voyais fatale. J'ai aimé la transformer, la blondir, la faire ressembler quelque part à Annie Ernaux, mais aussi à Catherine Deneuve dans sa période *La Chamade*, à Gena Rowlands ou encore aux héroïnes de Buñuel. Une belle femme mûre et sûre de ses moyens. Quant à A., incarné par Sergei Polunin, notre rencontre relève presque de la force du destin. Ne trouvant pas d'acteur russe, je m'apprêtais à engager un allemand. Et puis une image de Sergei que j'avais découpée il y a longtemps, en couverture d'un magazine anglais, m'est revenue. Quand j'ai voulu le rencontrer, ma directrice de casting en Russie, m'a répondu : « *Mais c'est Dieu, je ne peux pas le trouver !* ». La star ultime, qui, au sommet de sa carrière, à 20 ans, a choisi de démissionner du Royal Ballet de Londres pour se perdre... Travailler avec Sergei m'a beaucoup aidée à mettre en scène ce fantasme que représente le personnage de A., car Sergei est un homme très respectueux, doublé d'une personnalité complexe et insaisissable. C'était lui l'homme objet du film.

A l'ère post #MeToo, ne craignez-vous pas que le film soit mal interprété ?

J'ai été élevée dans une société orientale, libanaise, avec les avantages et les inconvénients. J'ai appris à conduire à 12 ans, je suis allée en boîte de nuit très jeune aussi, j'ai été harcelée par plusieurs hommes plus âgés, mes parents étaient absents et nous étions en pleine guerre civile. Le sexe et la violence ne sont pas étrangers à ma vie. Et comme presque toutes les femmes, j'en porte les cicatrices... Je ne me pose pas la question du féminisme. Je suis instinctivement une femme indépendante. Mais la force ultime de ce livre est de ne pas chercher à expliquer. Il y a probablement dans la passion, une volonté de se soumettre à l'autre, qu'il soit homme ou femme, et d'aller au bout de soi-même. Et le jugement moral n'a rien à faire ici, comme le déclarait Annie Ernaux à la parution du livre, ce qui m'attirait encore plus compte tenu de son féminisme revendiqué. Je me suis pliée à cette injonction en écrivant le scénario. Mais naturellement, j'aime les défis. Je préfère prendre un risque que de faire consensus. Le film pourrait être attaqué. Le livre l'a été à sa parution. On verra bien. Mais je n'expliquerai à personne comment éviter les risques d'une passion amoureuse...





© Julien Roche

Que représente pour vous la sélection officielle à Cannes 2020 ?

Je n'avais jamais été en Sélection Officielle, mais deux fois à la Quinzaine des réalisateurs avec *Dans les champs de bataille* et *Un homme perdu*. Figurer à cet endroit qui a vu défiler tous les grands cinéastes est une joie. Et même si le festival n'a pas eu lieu, l'envie de Thierry Frémaux de défendre coûte que coûte cette édition, les artistes et le cinéma, nous a donné de l'espoir pendant ces mois opaques. Sa foi m'a beaucoup touchée.

Annie Ernaux a-t-elle vu votre film ?

Oui, et elle m'a notamment dit cette phrase qui m'a émue et soulagée : « *J'ai été traversée par les scènes du film, j'étais dans le film* ». Je ne pouvais pas espérer plus beau compliment, qu'elle s'oublie pour se sentir « *dans le film* » ... Ce film intimement lié à sa propre vie.

Florence Ben Sadoun





© Magali Bragard

ENTRETIEN AVEC LAETITIA DOSCH

Aviez-vous lu *La Passion Simple* avant que *Danielle Arbid* ne vous propose le rôle ?

J'avais tout lu d'Annie Ernaux et celui-ci m'avait beaucoup marquée. Je trouvais très courageux qu'elle porte un regard si fouillé sur le désir féminin, la passion, cet endroit où il y a une liberté et en même temps une totale dépendance à l'autre. Je me souviens qu'à la lecture ça m'avait fait mal, et envie. C'était beau et effrayant. Avec Danielle, la rencontre a été très forte autour de cet objet. J'aimais beaucoup la lumière qu'elle y voyait, et j'aimais beaucoup ses films aussi, libres et affranchis. J'ai aimé qu'elle veuille me filmer comme un objet glamour, sophistiqué. J'attendais que quelqu'un me regarde comme ça.

Être un objet de désir, désirer, attendre, fantasmer n'est-ce pas l'antithèse de la femme indépendante ?

C'était très plaisant à jouer et à défendre, cette femme qui va redécouvrir son corps, le plaisir de s'habiller, dont le temps ne lui appartient plus que dans l'attente. C'est une vision complexe de la femme : ce n'est certes pas un modèle d'indépendance parce qu'elle est en pleine addiction à un homme. Une femme brillante en plus, qui élève seule son fils, enseigne les Lettres à la Sorbonne... et qui dit pourtant que pendant une année rien n'a compté à part cet homme. Mais je comprends d'où elle parle. Je ne la juge pas. Ça m'intéresse parce que c'est vertigineux. Au-delà de la morale ni blanc, ni noir...

Pensez-vous que le film va susciter un débat autour de la question du féminisme ?

Dans le climat #MeToo actuel, nous nous sommes évidemment interrogées, Danielle, Annie Ernaux et moi. Mais je trouve précieux qu'il y ait des visions de la femme très différentes au cinéma, qui puissent faire débat, susciter des tensions. Le pire pour moi serait que toutes les femmes soient semblables, que tout le monde soit d'accord, cela voudrait dire qu'on quitterait une norme pour s'enfermer dans une autre. Ma féminité, je la construis en secret, en essayant d'être fidèle à moi-même, loin de ce que la société attend de moi, et voir des femmes aux trajets si éclectiques dans les films ou ailleurs, ça m'aide à avancer. Je détesterais ne voir que des modèles de femmes indépendantes sans faille.

Comment Danielle Arbid a-t-elle abordé les scènes d'amour ?

Elles étaient toutes très écrites, et bizarrement cela ne m'a jamais fait peur. Au contraire, ces scènes physiques racontent le trajet de l'histoire d'amour : la première fois, puis des scènes de manque plus violentes, puis le désir qui s'émousse, quand l'un aime plus que l'autre... c'était génial à jouer parce que l'évolution de leur relation se traduit précisément là, dans ces scènes d'amour. Danièle voulait filmer la vie qui s'en dégage, à travers les marques sur la peau, la crudité des gestes, tout ce qui se joue dans la relation sexuelle. Et puis avec Sergei Polunin nous étions très protégés, comme des personnages d'un tableau, grâce au choix précieux de la pellicule 16 mm et le travail sur la lumière.

Quel est votre rapport avec la nudité ?

J'ai joué nue trois fois cette année, mais je ne le fais pas si facilement. Cela suscite en moi des questions intéressantes sur le fait de me sentir belle ou pas, d'être confrontée à mes complexes, à ce que les autres attendent d'un corps nu féminin face à une icône sexuelle, un danseur sublime qui a des muscles de folie et des tatouages partout. Sergei n'avait aucun problème avec la nudité, il apportait beaucoup de bonne humeur sur le plateau, une gentillesse bien loin de l'image provocante qu'il peut donner. Il parlait mal français, il était plus inquiet de se tromper dans le texte que d'être nu devant la caméra !

Interpréter Annie Ernaux à l'écran ça fait peur ou c'est stimulant ?

Ça insuffle beaucoup de courage. Les mots qu'elle emploie donnent envie d'être honnête sans avoir honte. Ils donnent l'énergie d'être précis, sincère, sans sentimentalisme, à l'image de son écriture. Il faut puiser très profondément dans ses propres névroses pour jouer Annie Ernaux totalement. Et quand ces névroses sont regardées par une réalisatrice qui tire la passion vers le solaire, alors c'est le bonheur.

Florence Ben Sadoun

TROIS QUESTIONS À ANNIE ERNAUX

Comment a été reçu votre livre Passion Simple lorsqu'il est paru en 1992 ?

A peine sorti, il a déclenché une violente polémique dans les journaux, entre un journaliste du Nouvel Observateur qui me traite de « Madame Bovary » et la critique du Monde, Josyane Savigneau, qui lui réplique et salue mon courage, ma liberté. Le ton est donné, aussitôt et pendant des mois, *Passion Simple* suscite une avalanche d'articles tranchés, parfois insultants, de débats. Il a très vite plus de 200 000 lecteurs, aussi bien masculins que féminins. Il devient un fait de société. Ainsi, le mensuel Marie-Claire interroge Barbara, Monique Lang et d'autres femmes, connues ou non, sur ce qu'elles pensent du livre. Ce qui fait scandale ou, à l'inverse, est reçu comme une libération, c'est le récit, sans culpabilité, sans honte, sans plainte, sans lyrisme non plus, par une femme de sa passion – sexuelle mais pas seulement – pour un homme. Une passion libre, sans désir de lien. Que cette femme soit écrivaine et professeure, de 13 ans plus âgée que son amant, lequel ne partage en rien ses goûts, est un élément qui bouscule les représentations traditionnelles. Je pense que ce petit livre de 77 pages a contribué à l'émancipation des femmes.

Comment avez-vous perçu le film de Danielle Arbid adapté de votre livre, 20 ans plus tard, alors que les rapports hommes/femmes ont été bouleversés ?

Ce que montre le film ne peut pas être évalué à l'aune des changements en cours dans les rapports des hommes et des femmes. Mais il va l'être, j'en suis sûre, il l'était déjà il y a 20 ans quand on me reprochait la soumission de l'héroïne, son attente d'un coup de fil de l'amant. Pas seulement des féministes et d'ailleurs certaines d'entre elles, à l'inverse, voyaient dans le personnage du livre un homme-objet. C'est la passion dans sa réalité, avec son caractère inexplicable, fou, et tout ce à quoi elle donne accès, qui est le sujet du film. La misère et la grandeur de ce qui traverse, toujours furtivement, une vie. Je me rappelle ces mots d'Antoinette Fouque, fondatrice du MLF, dans l'article de Marie-Claire évoqué plus haut, « refuser la passion, c'est se refuser à la condition humaine ».

En 1993, vous déclariez « Je pense que l'une des raisons du succès de ce livre, c'est que la passion absolue – telle que je la décris – n'apparaissait plus possible à notre époque ». Pensez-vous que cette passion absolue soit encore possible aujourd'hui ?

Possible comme elle l'a été à toutes les époques, mais dicible, admise, peut-être moins qu'auparavant, parce qu'elle incarne le désordre, la mise entre parenthèses de ce qui structure la vie sociale, le travail et la famille.

DANIELLE ARBID

D'origine libanaise, Danielle Arbid réalise des films depuis 1997. Intéressée par toutes les formes de narration, elle alterne les fictions, les documentaires à la première personne et les essais. Sélectionnés par de nombreux festivals en France et dans le monde, ses films ont reçu de nombreuses récompenses dont le Léopard d'Argent vidéo au festival de Locarno et le prix Albert Londres pour le documentaire *Seule avec la guerre* en 2001, le Léopard d'Or pour l'essai *Conversations de salon 1-2-3* en 2004 et la Villa Médicis hors les murs pour *Aux frontières* la même année. Ses deux premiers longs-métrages de fiction, *Dans les champs de bataille* et *Un homme perdu*, ont été sélectionnés à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2004 et en 2007. Le troisième, *Peur de rien*, a été présenté au festival de Toronto et obtenu le prix de l'Académie Lumière de la presse étrangère en France en 2016. *Passion simple* est son quatrième long-métrage de fiction.



LES MUSIQUES DU FILM

C'est merveilleux l'amour

Composé par Charles Aznavour et Gilbert Bécaud
Interprété par Gilbert Bécaud

If You Go Away

Composé par Jacques Brel. Adapté par Rod Mc Kuen
Interprété par Helen Merrill et Stan Getz

The Stranger Song

Composé et interprété par Leonard Cohen

Cheree

Composé par Alan Vega et Martin Rev
Interprété par Suicide

Guarda Che Luna

Composé par Gualtiero Malgoni
Interprété par Marino Marini

Only You

Composé par Vince Clarke
Interprété par The Flying Pickets

La La La

Composé par Jean-Jacques Schuhl et Peer Raben
Interprété par Ingrid Caven

I Want You

Composé par Bob Dylan
Interprété par Linda Vogel

The Soul

Composé par Benoît Daniel, Olivier Bodin et Franck Williams
Interprété par La Fugitive

LISTE ARTISTIQUE

Hélène Laetitia Dosch
Alexandre Sergei Polunin
Paul Lou-Teymour Thion

Anita Caroline Ducey
Avec la participation de
Grégoire Colin & Slimane Dazi

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Danielle Arbid
Scénario Danielle Arbid
d'après l'ouvrage d'Annie Ernaux (© Gallimard, 1992)
Image Pascale Granel
Décor Charlotte de Cadeville
Assistant réalisation Camille Fleury
Montage Thomas Marchand
Direction de production Damien Saussol, Diane Weber
Ingénieur du son Paul Maernoudt
Montage son Marc Bastien
Mixage Thomas Gauder
Costumes Oriol Nogues
Maquillage Marine Tesson

Producteurs David Thion & Philippe Martin
Coproducteur Jacques-Henri Bronckart
Une coproduction France-Belgique
Les Films Pelléas - Versus production

FRANCE, BELGIQUE | 2020 | 1H39 | DCP | 5.1 | 1.85 | COULEUR

En coproduction avec
Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma
Proximus
Avec la participation de
Ciné +
La Région Auvergne-Rhône-Alpes *en partenariat avec le CNC*
Avec le soutien de
Pyramide Distribution
La Région Île-de-France *en partenariat avec le CNC*
Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge
& d'Inver Tax Shelter
Eurimages
En association avec
Cinécap 2 & 3
La Banque Postale Image 12

Ventes Internationales Pyramide International
Distribution France Pyramide

PYRAMIDE
DISTRIBUTION